

successeur, alla périr victime de la férocité des Goths, dont il était devenu le prisonnier. Mâtons-nous d'arriver à une des plus glorieuses époques de cet empire.

Que de choses j'aurais à dire sur Théodose, que les Sts. Pères, les Théologiens et les conciles ne craignent pas de proposer comme le modèle des princes Chrétiens ! Ce prince, dont la vertu croissait avec le bonheur et les victoires, rétablit l'empire dans toute sa splendeur, mais il ne put transmettre à ses fils Honorius et Arcadius sa prudence consommée, sa vaillance et son habileté ; et, sous leur règne, l'empire commença de nouveau à pencher vers sa ruine.

Comme un torrent impétueux qui se précipite des montagnes, les nations barbares du Nord sortent en foule de leurs territoires glacés en poussant des cris de mort, et fondent sur l'empire Romain comme sur une proie longtemps désirée. Rien ne résiste à leur fureur ; le fer et le feu suffisent à peine pour l'assouvir. C'est d'une manière aussi terrible que Dieu faisait éprouver aux Romains la force de son bras irrité dont il avait si longtemps suspendu les coups. Il est vrai, le brave *Ætius*, justement surnommé *le dernier des Romains*, arrêtera un instant les terribles Huns dans les plaines de Châlons, mais le torrent n'en débordera qu'avec plus de fureur deux ans après.

Cette fois, rien ne parut s'opposer à leur marche victorieuse. L'empereur Valentinien II avait déjà pris la fuite, lorsque St. Léon, venant à la rencontre d'Attila, calma par ses paroles éloquents et énergiques la fureur de ce lion irrité. Le prince barbare, en se retirant, fut saisi d'une fièvre violente qui le conduisit au tombeau.

Ce hideux Kalmouk, dit un célèbre historien, à la taille courte et difforme, aux larges épaules, à la tête plate et grosse, au teint basané, aux yeux petits, mais étincelants, au nez aplati, cet horrible monstre tint sous lui le conseil général de la Barbarie et fut honoré et craint comme un Dieu. Il s'est dépeint lui-même dans ces paroles : " Je suis Attila, fils de " Mundzuk, petit-fils du grand Nemrod, " par la grâce divine, roi des Huns, des " Médes, des Danois, des Goths, l'effroi " du monde. "

Rome ne s'aperçut point de la mort de cet implacable ennemi. Toutes les parties de l'empire virent encore flotter les drapeaux triomphants de hordes nouvelles et contemplèrent avec horreur et indignation le carnage que faisaient dans leurs courses vagabondes ces ennemis indomptables. Mais, hélas ! leurs plus courageux efforts ne pouvaient y mettre le moindre obstacle.

O peuple longtemps et partout vain-

queur, baisse la tête, le jour fatal est arrivé pour toi ! Après avoir tout englouti, tu vas être englouti à ton tour. Les Hérules, jusqu'alors inconnus, saisissent l'occasion où les Romains s'affaiblissaient encore dans une guerre civile. Ils prennent presque sans résistance Pavie, Ravenne et Rome elle-même ; s'emparent de toute l'Italie, dont Odoacre, leur chef, est déclaré Roi. La chute de cet empire, depuis longtemps préparée par la faiblesse des empereurs, par le despotisme des armées, par les guerres civiles et par les invasions étrangères, fut à peine remarquée dans le monde, et, sans un violent effort de la part des Hérules, il disparut comme un homme chargé d'années qui meurt de décrépitude.

Les devins avaient prédit que Rome vivrait seulement douze siècles : le douzième siècle s'accomplit, et la ville de Romulus finit comme elle avait commencé, profondément ignorée du monde.

Ph. P.

Peche des Marsouins

Alors commence le soin de la pêche. Dans les mois de Mai et d'Août, temps où le Marsouin abonde sur les bancs, cinq hommes nommés à tour de rôle par la société, s'y rendent tous les jours. Dans les hautes mers, lorsqu'il y a peu de Marsouins dans la pêche, on le laisse échouer. Ce poisson dans cet état n'est nullement redoutable ; un faible enfant peut en faire son jouet sans courir le moindre danger : sa queue horizontale est la seule défense qui lui reste ; il peut, avec cette large palette, monder, tant qu'il est dans l'eau, celui qui l'approche par derrière. Les pêcheurs ne le laissent pas longtemps à sec : quoiqu'il puisse y passer une marée sans mourir, hors d'eux-mêmes et ne se possédant plus, ils se précipitent sur leur victime et la percent de mille coups sans qu'elle pousse le moindre gémissement. Un dard suffirait pour ôter la vie à un Marsouin ; mais on ne s'en contente pas ; emporté par le plaisir, on ne peut se lasser de le percer ; ce qui endommage considérablement la peau. Dans les basses mers, le combat est plus sérieux ; quelque soit le nombre de Marsouins enfermés dans la pêche, il faut du secours ; on le demande en élevant autant de pavillons que l'on veut de canots.

Dès qu'ils sont arrivés, tous demeurent attachés à l'entrée pour attendre la fin de la marée. Lorsqu'il n'y a plus que 4 ou 5 pieds d'eau, les canots partent tous ensemble pour conduire le Marsouin devant eux, au bas de la pêche où il y a moins d'eau qu'ailleurs. C'est alors que commence le combat. Dans ce moment le pêcheur a

besoin de déployer tout son courage et toutes ses forces pour vaincre ce fier poisson qui, dans ses mouvements, au milieu des eaux, semble parcourir un dédale dont les routes se croisent et s'entrelacent, se rapprochent et s'éloignent, se perdent et reparissent pour se croiser et se mêler encore de mille manières.

Chaque canot s'efforce de suivre ses détours ; sur le devant se tient un habile lancier, le bras levé, l'œil fixe, il attend le moment favorable pour frapper son ennemi. Aussitôt que la lance a porté son coup, un sang noir se mêle aux vagues, le Marsouin nageant à fleur d'eau, souffle de toutes ses forces, et fait jaillir l'onde en poussière ; sa pesante queue bat l'eau qui bouillonne et s'élève dans l'air ; il nage de côté et d'autre dans la pêche, comme pour soulager sa douleur, mais le trait enfoncé dans son large dos le suit partout et un fil attaché sur le dard guide le nautonnier qui s'avance promptement, avec son frêle esquif, sur le poisson blessé, le perce d'un nouveau fer et le tue.

L'esquif, laissant sa prise à des gens chargés de la garde des Marsouins morts, dirige sa course rapide sur un autre poisson ; les autres canots le suivent et s'efforcent de signaler leur courage par quelques victoires. Le combat dure ainsi jusqu'au reflux ; il arrive souvent que l'on ne peut réussir à tout tuer ; alors, si le lendemain, le Marsouin n'est point sorti de la pêche, on revient à la charge. Le combat étant terminé, les nautonniers attachent, de chaque côté des canots les Marsouins qu'ils traînent au rivage.

Ce riche poisson parvient jusqu'à une longueur de 20 pieds ; il pèse quelquefois près de 2000 livres ; à sa naissance il a 4 pieds de long ; sa mère le porte pendant plusieurs mois sur sa queue. Sa peau est bleuâtre jusqu'à l'âge de 4 ou 5 ans, à cette époque, elle devient blanche. Une écaille bien différente de celle des autres poissons la recouvre ; elle ne se compose point de petites pièces : c'est pour ainsi dire une seconde peau attachée sur la première ; cette écaille ne forme qu'un tout et ressemble à la couverture que l'on pose sur la toiture.

La forme du Marsouin est celle d'une petite morue : mais son corps est beaucoup plus gros en proportion ; sa tête est surmontée d'une bosse : ses yeux sont petits et encore plus ses oreilles qui, ne présentant aucune cavité, sont à peine perceptibles à l'œil ; l'organe de sa respiration est sur son cou ; c'est ordinairement 6 pouces en arrière de cet endroit qu'on le frappe pour le tuer ; il n'a que deux nageoires, sa queue horizontale est ce qui l'aide particulièrement à nager.

[à continuer.]